

# APOCALIPSE

Timotéo Sergoï







**Territoires de la Mémoire, asbl**  
Boulevard de la Sauvenière, 33-35  
4000 Liège  
Belgique  
+32 (0) 4 250 99 45  
editions@territoires-memoire.be  
www.territoires-memoire.be

© Les Territoires de la Mémoire, 2019  
ISBN : 978-2-930408-45-3  
Dépôt légal : D/2019/9464/3

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

# Apocapitalypse

Peupler d'œillelets les cimetières sourds

Timotéo Sergoï



Pour C, pour L, pour A, pour P,  
pour V, pour R, pour O, U, et M,  
pour B,I,N,G,  
pour SKEJ, pour TXDHQ!  
enfin pour F,W,Y,Z,Z et Z.  
Tous poètes debout,  
Têtes d'encre et corps neuf.  
Ils se reconnaîtront.

**L'espace commence  
dans la bouche.  
Parlons.**

Henri Pichette - *Poèmes offerts*

La poésie est innocente.  
Dans un beau geste de lumière,  
Elle ne frappe que l'eau pure  
À la sortie de son rocher.  
Elle est dans le poing d'Abraham  
À la cime du sacrifice,  
C'est une lame suspendue,  
C'est une foudre apprivoisée,  
À moins qu'elle ne glisse, douce,  
Par les feuillages tamisés  
Vers les asiles des oiseaux.

Henri Pichette - *Poèmes offerts*





# Douze déchirures dans la carte routière

Où en sommes-nous ?



# 1

Ne me demandez pas comment je vais. Allez plutôt leur dire que tout s'écroule. Que le soleil s'enfuit. Les rossignols ont peur. Les roses s'empoisonnent entre leurs camions larges. Les nuages retombent sur les crânes imbéciles. Ne me demandez pas comment je vais. Le ciel est plein de neige, d'orages et de prières. La foudre doit tomber, nous l'attendons debout. Quelques musiciens vides continuent de chanter et l'infini progresse, l'éternité de tous côtés. Ils construisent des murs vains, torturent le grand vide, remplacent les nuages par leurs gaz insipides, et percent plus de trous. Des tombes, des blessures, des gouffres et des tunnels, des puits, des mines, des yeux crevés et des baudruches, des esprits lavés de tout, des déficits à toute banque, du rien, du rien, des emplois nuls et des faillites, nous nous précipitons (sommes-nous donc jaloux du ciel ?) vers l'infini promis dans tous nos catéchismes.

## 2

Le loup, l'abbé, le roi ne sont plus que des larves. Le blé fait de l'alcool ; le maïs, de l'essence pour nos automobiles. La terre ne nourrit plus, elle pourrit. Le ciel ne couvre plus, il vivote. La mer n'emmène plus, elle noie. Que sont devenus nos voyages ? Nos mains vides se marquent de sillons, nos yeux vides demandent maquillage, nos dents ne mâchent plus, puisque tout est mâché, nos pieds ne marchent plus, puisque tout fut dicté. Que sont devenues nos paroles ? Entre nos chapeaux creux s'envolent nos révoltes, et l'encre n'est pas lourde. Pour quelque compte en banque, nous ferions des batailles, des voyages sur Mars, nous assassinerions les mères de nos nuits. Que sont devenues nos amours ? Dans quelle prison lâche s'endorment nos trafics de chair, de pluie, de poudre, de morgues ? Tout près de ces barreaux transparent nos enfants, nos entrailles cousines, nos tricots de l'hiver, à l'abri sous machine, sous cambouis, sous vapeur, sous vacarme et si loin des plumiers. Où se sont noyées nos promesses ? Dans quelle Méditerranée ?

### 3

Le pain n'est plus du pain. C'est du mensonge. Les arbres ne sont plus des arbres. Ce sont des mensonges. La nuit n'est plus la nuit. C'est un immense mensonge. Ainsi de chaque prénom. Ainsi de chaque étoile. Ainsi de nos métiers. Ainsi de nos rapaces. Ainsi de toute guerre. Ainsi de nos photos, de nos radios, de nos colères. Ainsi de nos informations. Nous marchons parmi les paquets de mensonges morts, entre deux rangs de mensonges forts. La pluie de mensonges froids arrose le mensonge de toile que nous portons sur le dos. Nous cueillons quelques mensonges mûrs en réchauffant nos os auprès d'un mensonge de feu. Ça pourrait bien être l'automne. Ce qui nous reste de mémoire nous dicte un hiver long. Comment savoir ? Ils nous ont coupé les mains le jour de l'ouverture de la chasse.

## 4

L'eau des océans monte. C'est inexorable. L'un se plaint, l'autre se noie sans rien dire. L'un vend des palmes et se frotte les mains, l'autre cherche une cause mathématique. L'une pleure, l'autre s'éloigne du bord et rallume sa télévision.

Et sur le quai désert de pierre et de ferraille, un artiste debout joue pour la foule et clame « Le monde est perdu ! Le bateau coule ! L'humanité se noie ! » Le public l'applaudit. « Comme il parle bien ! Quelle beauté ! Quelle poésie ! » sans jamais apprendre à nager. Ni fermer le robinet de la piscine. Ni changer de costume (nous nageons tous avec une cravate). Ni même imaginer ce que pourrait être le monde si on en remontait le fond pour le rendre moins profond, moins obscur, plus respirable.

## 5

Notre pays crève de crevures. Notre village crève de jalousie. Notre famille crève de trouille. Il n'y a plus nulle part au monde (de quel côté est la forêt de ma grammaire ?), nulle cachette (le méchant loup se tire avec la galette !) où l'on puisse échapper à la publicité (les bûcherons utilisent-ils des scies Sandvik pour ouvrir les ventres affamés ?), à la télévision, à la mésinformation chronique (on annonce le décès d'un enfant tout habillé de rouge. Les communistes sont sans doute dans le coup. La police a constaté le déchet), aux banques, aux banques, aux banques déguisées en mutuelles, aux banques déguisées en assureurs, aux banques déguisées en entrepreneurs, en ministres, en écoles, en sportifs, en hôpitaux, en gardiens des urgences pour nous laisser rêver d'un avenir bleu. Nous comprenons le mot bleu. L'autre, nous ne le voyons plus.

## 6

Nous passons 70 à 80 ans sur la terre parmi les êtres urbains, les fleuves puants, les mers qui débordent de plastique, les oiseaux catalogués disparus, les légumes en boîte, les salades qui poussent sans terre, les collections de casques de cosmonautes, les religions abrutissantes, les automobiles que l'on fait ressembler aux corps des femmes à vendre, les fumées envahissantes, les forêts incendiées, les nids détruits, les plumes arrachées, et certains d'entre nous envoient leur voiture Roadster Tesla dans l'espace. Juste pour voir ce que ça fait.





## 7

Tant s'entassent, tant s'accroissent douleurs au ventre, coupures à l'œil, mains desséchées, peurs, sucs, sang, taches, tant s'empilent bleus, coups, trempes et toutes ces morflées endormies dans nos bras, nos cous, nos joues, tant s'amassent, tant se collectionnent nos moments de combat, de bagarres perdues, de chocs en béliers, en taureaux, en chevaux saignant du flanc, tant se nouent, tant s'empaquent les rubans, les sparadraps, comme cadeaux coupés taillés en nos artères, des soleils d'aurores que l'on sait crépusculaires, des fins de longue marche, des orées de forêts, tant se succèdent, se suivent, se comptent tous nos jours de lilas, toutes les nuits de fièvre, les bonheurs recousus qui cèdent sous les poches (ainsi, tu perds l'œil gauche, non, tu n'as pas le droit), tant s'enfilent et s'additionnent les jours, les minutes et les mois de pluie, de grêle ou canicule, nos corps sont des terrils de cet ancien charbon froid. Nous cherchons la fenêtré dans l'encre de la nuit.

## 8

Il suffit d'une allumette pour allumer un feu, il suffit d'un peu d'eau pour ne plus avoir soif, il suffit d'un seul jour pour refaire le monde avec en mains ce que nous pourrions tirer des poches sous nos yeux. Plus rien ne viendra du ciel, de l'Église, des industries, du progrès ou d'un ministère quelconque décidé à ne nourrir que les siens, croyants en un dieu d'abondance illusoire et de confort surchargé, les ailes engluées de pétrole, d'or et de cet argent qui fondent au soleil.

Nous connaissons la simplicité. La cabane et les clous. Le pain noir comme la terre. Nous devons nous y faire. Nous devrions nous y habituer. Nous devons nous en réjouir. Crever les matelas à nanotechnologie et les écrans ergonomiques « *Bons pour notre avenir* », car rien n'est bon pour notre avenir. Rien n'est meilleur que RIEN.

Qu'est-ce qui est plus grand que l'Univers ? Rien.  
Qu'est-ce qui est plus beau qu'un grand Amour ? Rien.

## 9

Nous rêvons de Révolte toute notre vie sans jamais croiser son regard de mégère magnifique dans les rues de la ville. Nous mourons et cuisons nos carcasses sous ce soleil capitaliste, dans la poussière illusoire des billets et des pièces d'or.

Nous voici brutalisés, maltraités, bafoués, consommés (nous-mêmes, alors que nous pensions consommer). Nous voyons la paille dans l'œil de l'autre, l'Africain trop pauvre, l'Étasunien trop riche, le Chinois trop nombreux, sans voir la poutre dans le nôtre. Nous avons construit cette charpente sur le modèle blanc-bleu-mâle-judéo-chrétien, et elle nous semble indestructible. Nous sommes habitués. Nous pensons « C'est la vie... » avec un sourire, une enclume posée sur les mains qui nous empêche de forger les armes.



## 10

Nous sommes sept milliards d'assassins. Assassin général d'armée, président assassin élu démocratiquement, religieux assassin au nom de son dieu, employé assassin dans une usine d'armes, de plastique, de savon ou fermier assassin cultivateur d'OGM, assassin (complice) automobiliste, assassin (complice) consommateur de margarine, assassins (complices!) débiteurs d'intouchables financiers. L'humanité n'est plus humaine. Elle est tombée lombric. Elle ne réfléchit plus, fait ses derniers sursauts dans l'espace bleuté, dans cette bulle d'oxygène qui nous fut donnée il y a 400 000 ans quand nous avons appris à marcher debout. Ce matin-là, la conquête vorace du ciel et de la terre, des grottes et de toutes les mers, des chairs et des atomes, des lunes et des entrailles, des purs et des visibles, des airs immensitaires et des inimaginables miasmes a commencé. Elle ne s'est plus jamais arrêtée. Nous tuons pour le plaisir. Nous obéissons à ce désir irrépressible de dégager tout ce qui nous empêche de voir un horizon unique, propre, net et fluide, une ligne droite et claire comme une pensée facile. Et nous détestons, c'est notre drogue, quiconque se mettrait sur notre chemin vers le trône en plastique de dieu le père.

# 11

Nous sommes sept milliards à penser que nous sommes seuls. Assis dans l'immense boucherie paysagère. Ivresse est dans l'écran. Paresse entre les touches. Sagesse a disparu.

Qui se bat ? Qui se sait déjà vainqueur ? Qui survivra à la nuit noire, celle qui vient en couverture des journaux ?

Ni sol ni ciel. Des tombeaux sous les roues des voitures, des linceuls sous le ventre des avions, des cercueils dans nos boulangeries.

Il reste, pourtant. Il reste une petite fille qui chante sous la pluie de cendres. Il reste un colibri tatoué sur son épaule. Il reste un soleil dans le bec de ce colibri. Et il reste la chaleur de ce soleil-là pour passer la nuit de pierre.

Il reste. Il reste une maison de larmes dans les rues de la ville. Il reste une fenêtre sale ouverte sur la lune. Il reste quelques mots que crie une femme maigre, la tête penchée dehors, à l'homme qu'elle aime assis sur le trottoir : Attention au chien vide !

Attention aux chiens vides.

Attention aux chiens.

## 12

Et tandis qu'au fond des métropolitains gris, souterrains supersoniques de nos villes orangées, quelques musiciens noirs, aphones ou claudiquant, tentent de nous extirper trois pièces jaunes ou un demi rire violet, nous rêvons de sauver VOTRE monde avec quatre chants de chien rouge, ou deux aboiements bleus. Mais nous ne sauverons ni les tunnels profonds, ni les voitures sidolissantes, ni les lumières clignotantes, ni ces panneaux téléviseurs où défilent vos frites uniformes et vos chandails d'hivers luisants.

Nous ? Qui, nous ?

Ils savent nos prénoms. Ceux-ci apparaissent à chacun de nos passages aux portails électroniques, avec date de naissance, sexe et couleur de peau.



Sacrons la poésie,  
réglons nos yeux sur elle.  
Celui qui la voit reconnaît  
Que ce qu'elle a à dire est bon  
Et il le dit à tout le monde ;  
Ainsi va-t-il le pas alerte,  
D'arbre en arbre  
et de porte en porte  
Ouvrir son cœur à la justice.

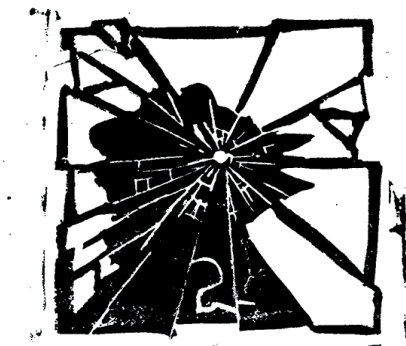
Henri Pichette - *Poèmes offerts*





# Douze petits éclats de miroir

À quoi ressemble un poète ?



# 1

C'est un rêve que j'ai fait. Un pays en guerre. Un ciel noir d'orage, de nuit et d'assassins anonymes. Les oranges sont en fleurs, mais on ne les voit pas. La nuit a tout avalé, jalouse des lumières. Les enfants dorment dans de grands lits déchirés. On ne voit pas leurs rêves. Les fenêtres des écoles ont volé en éclats. Personne ne les voit. Les théâtres sont vides, et le rire creuse le fond des poches. Mais il a disparu. Silencieux. Inconnu. La guerre a tout rasé. Les idées. Les cheveux. Les amours.

J'arrive aux portes de la ville. Un homme m'y fait entrer. Il porte une lanterne. Petite. Simple. Un murmure de lumière. Et il se met à me parler. Peu. Doux. Une étoile de parole. Dans cette nuit de chaos et de dévastation, cet homme me demande de le suivre. Je suis cet homme. Autour de moi, tout est débris. Les idées. Les vases avec les fleurs. Les amours.

Nous traversons des rues fines, nous nous glissons entre deux murs, longeons des portes closes, passons entre les arbres des parcs aux plaies béantes, près des cinémas éventrés dont on voit les rangées de fauteuils rouges couleur de sang, apercevons les cours de récréation sans cris, les immeubles écroulés, les clochers vidés de l'intérieur, les minarets silencieux et les temples taiseux. Ici ou là, l'homme chuchote quelque chose, sa lanterne éclaire et me laisse mieux voir un iris qui fleurit, un fruit tombé de l'arbre, une racine qui fouille, toujours vivante. Sa lanterne est ma guide, sa main devient mon dieu, si je ne veux pas tomber parmi ces détrituts, ces idées, ces caillasses. Ces amours.

De temps en temps, il sort un morceau de charbon et le taille pointu. Puis sur un bout de mur, un lambeau de fenêtre, ce qu'il reste d'une famille, de sa maison, de sa chaleur, il écrit quelque chose. Une lettre. Un mot. Un alphabet désordonné qui donne sens à ce chaos. Tout ce qui nous console est en ce noir charbon. Une phrase courte écrite de la main droite. La main gauche l'éclaire d'une lanterne tremblante. C'est un poème.

## 2

Qui lèvera la main à l'appel du nom « *poète* » ?

Quel barbu, quelle mal coiffée prendra le nom de ces sources de ciel rouge qu'ont déchirées devant nous les mauvais professeurs de français ? Dans ces livres se cachent pourtant l'Alexandrine, la clef de douze qui défera nos corps des vices lourdes de cambouis de notre humanité, cette clef qui démontrera la porte du coffre-fort où tous nos rêves d'enfances, de justice, et de beauté nous ont été dissimulés, cette clef qui ouvrira nos cages thoraciques.

Tu es poète. Saboteur encrier armé d'un porte-voix et d'une plume au chapeau qui osera bousculer leurs étals de chair humaine en clamant un poème coloré. Omelette aux corbeaux ! Tu seras ce terroriste armé de bombes anatomiques qui osera traverser à pied les autoroutes de la télécommunication.

Parce qu'il est temps que le monde s'écroule. Parce qu'il est temps que les bouées plastique crèvent. Parce qu'arrivent nos enfants sous le ciel du langage.

### 3

Tu es poète. Avant toute chose, épouse la Conscience, comme chair neuve sur un plateau. Et voici ses deux filles : Admiration et Indignation. La première est douce, elle aime les baisers de papillons. Tous les poètes s'en disent fous. La seconde est cruelle, et sa présence est nécessaire. Lorsqu'on embrasse le paysage fait de forêt pure et de villes enfumées, de cadavres et de mésanges, de fleuves et de déserts asséchés, notre regard de suite comprend la richesse du monde et ses contraires. L'émerveillement se pose sur les arbres fleuris et l'indignation sur le coup de hache dans le tronc. L'une s'attarde sur le reflet des nuages chamarrés dans les vagues du fleuve, l'autre sur sa profondeur encombrée de carcasses sombres. Tout vient au même instant. Tout court de l'œil à la conscience par le même circuit de nerfs.

Oui, le monde entier s'écroule comme une maison dont il ne reste que la façade. Ni forêt tout autour, ni foyer en dedans. Seules les piles de briques et les fenêtres à barreaux laissent passer le ciel. Et nous, poètes, devrions encore repeindre les murs ou poser des fleurs aux balcons ?

## 4

En chaque enfant, homme ou femme sommeille une histoire. En chaque artiste, homme ou femme, s'éveille un conteur.

Les artistes, les conteurs d'histoires, inventeurs de mythes, sages et philosophes font avancer l'immense bicyclette sans guidon où nous sommes sept milliards à pédaler. Qui tient le guidon ? Qui peut agiter la sonnette ? Un Grand Imaginaire ? Un président de gauche ou de droite ? Un industriel ? Un banquier ?

L'artiste, la conteuse, le poète qui tire de ses poches des histoires du passé, en fait des taches de couleurs et les distribue. Il ouvre les boîtes à conserve cannelées de nos consciences. Elle râpe le présent et le déchire en morceaux, nous le présente comme un cadavre et imagine aussitôt un futur plaqué sur le mur du fond. Voilà la couleur de l'éternité. Les hommes regardent ça en baissant un peu les yeux.

## 5

S'il reçoit une poutre sur le pied, le journaliste fera une enquête sur l'origine de l'accident, les responsables présumés, le contexte politique du moment, puis sur les couloirs de l'hôpital et les difficultés de gestion que pose celui-ci au quotidien.

S'il reçoit une poutre sur le pied, le professeur de français en tirera une belle rédaction sur le poids, l'effondrement, la douleur et les conséquences pédagogiques à tirer de cet accident.

S'il reçoit une poutre sur le pied, le poète crie. « Apocapitalypse ! » C'est viscéral. Apocapitalypse. Pas un autre mot. Pas une autre phrase. Celle-là vient à ce moment-là, elle sort comme vient la pluie de la gouttière sous l'orage.

Et toutes les générations suivantes de journalistes et de professeurs de français disséqueront ce mot, analyseront la phrase, l'étymologie et les différents sens à donner à ce poème spontané, fort et irrépressible : Apocapitalypse !





## 6

Ta parole métaphorera à travers tous les murs de l'existence. Tu perceras des trous pour y voir mieux. Des œillets, des judas et des fentes, des fenêtres pour se réchauffer au soleil et voir enfin le paysage du dedans, puis tu tailleras des portes par où chacun s'échappera un instant de cet appartement dont nous avons perdu la clef. Tu auras la prétention des clochards : être à côté des chiens, et aboyer de joie. Vivre à côté des gares, et par seul désespoir, sachant que tout est vain, continuer à rire comme on attend le train.



## 7

Tu écriras sur la vitre embuée ce que ne voient pas les autres. Écrire ne changera pas l'enchevêtrement des câbles. Ni peindre, ni jouer de la flûte, ni danser, ni sculpter une ombre. Tu écriras. Tu écriras sur la vitre embuée. Tu écriras sur la vitre embuée ce que ne voient pas les autres. D'un seul doigt de chair et d'os, avec la rage de toute ton âme d'être vivant, conscient pas trop aveugle, tu traceras quelques lettres sur ce carreau où passe la pluie pour rendre le paysage plus visible. Ce paysage-là où s'épandent l'averse, les cendres et les cris. Voilà à quoi tu seras utile : écrire sur la vitre embuée.

## 8

Ô le plaisir du boulanger qui brûle son front au fourneau et verra tous ses pains lever. Ô le plaisir du jardinier qui plante ses pieds dans la terre et verra son jardin en fleurs. Ô le grand plaisir du pêcheur qui use ses mains au filet et offre ses poissons dorés. Ô le plaisir du grand labeur, Ô le plaisir sous le soleil, Ô le plaisir de travailler. Ô le plaisir du poète. Parmi les hommes, il troue sa tête, y retourne la tourbe, y plante des poissons, les fait cuire dans l'encre, et distribue des roses. Verras-tu un jour les hommes en paix ?

## 9

Le vent tourne son épaule vers toi. Il te dit « La poésie est inutile, un peu comme la pluie ». Et tu souris. « Les banques seraient indispensables, un peu comme la fumée des machines ? ». Quelques lettres te font signe du haut, du très haut d'un horizon de chair. « Je vais écrire, dis-tu, je rentre derrière ma fenêtre. L'amour peut encore servir, un peu comme l'argile. »



## 10

Il y a une souris dans l'écriture pré-révolutionnaire. Une souris qui connaît, provoque et taraude les tremblements de terre. Elle accouche d'une montagne. Une de ces montagnes russes de la fête foraine. La voilà qui monte dans l'embarcation. Et le wagonnet monte lentement, puis glisse vers le bas, remonte et tout à coup descend, s'enfuit, dévalle. Les vagues la rendent malade la tête à l'envers et lui vident les tripes, alors elle récitera debout dans cette houle insupportable des vers, tête à l'envers, des rimes, prête à vomir, des phrases entières d'injonctions, d'ordres au monde discipliné, des chansons et des ratures, des signatures et des dictons, des injures, invectives, des dictionnaires entiers de mots nouveaux réinventés sous la pluie et dans le fracas des rails et des poulies de cet acier lourd qui grince (la chenille de la foule gronde à chaque fois qu'elle monte) et elle hurlera encore dans chaque chute des poèmes complets qui vous font la nausée, à vous retourner l'estomac et tout ce qui a goût, à mordre son voisin, accrocher sa voisine, et prendre son Amour pour le plus grand repas qui soit sur terre, pour chuter comme du ciel en attendant le sol (le wagonnet s'enfonce comme en terre meuble qui repart aussitôt comme un oiseau de proie). Tu es poète. Tu sais le jour du naufrage proche et déjà tu annonces la tornade, le cliquetis des bombes, le crépitement des mèches.

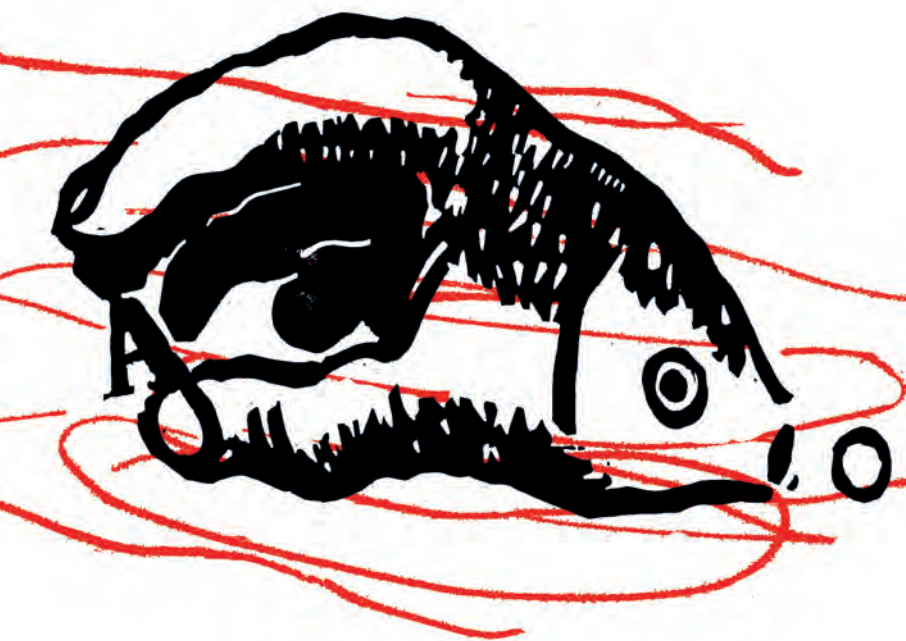
## 11

Regarde, regarde, le ciel est à portée de mains ! Les phares n'éclairent que le vide, les néons emplissent le néant. Mais le ciel, lui, rond et plein, celui de nos enfances, celui qui luit, phosphorescent, entre nos songes de chair morte et nos chansons adolescentes, cette plaine de feux, cette montagne d'ors, ce champs d'étoiles où tout est vrai, puisque tout est poétique, où tout se palpe et se devine seins, mots, jours, réalités du soir et de nos cœurs, peau, cuisses, vers de Hugo et de Rimbaud, parfums de pommes de raison, tiroirs emplis d'humeurs et rires d'ivresse dans le grand vain, ce ciel que tu connais (ne l'as-tu partagé à chaque anniversaire ?), ce ciel que t'a donné ta mère en même temps que le sol où tu tombes et la brique où tu te blesses, en même temps que le goût du lait tiède et celui de la morsure, ce ciel-là exactement, tu peux le toucher à chaque instant. Du moment que tu pleures.

## 12

Laisse parler le chef d'orchestre. Il croit mener le jeu.  
Laisse cette illusion à celui qui s'agite et aime à le montrer.  
La vérité est tout autre : le roi, c'est celui qui chante.

Tu es poète.







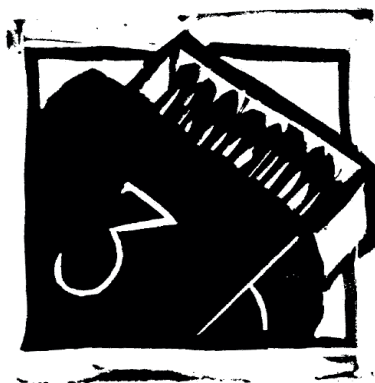
La justice, dit-il, s'étend  
À la houlette du berger,  
Elle multiplie les brins d'or  
Sous les doigts prestes  
du vannier ;  
Et dans la forge,  
Elle a pris forme,  
elle a pris force,  
C'est une charrue que conduit  
Sous les noirs ébats  
des corneilles  
Un créateur ensoleillé,  
Un paysan.

Henri Pichette - *Poèmes offerts*



# Boîte de douze allumettes

Mettons le feu partout!



# 1

Mon cœur est une maison vide, dis-tu. Oui. Ton cœur est une maison vide, trois chambres, salle de bains, living, salle à manger. Et les calendriers suspendus aux cuisines attendent le printemps, la fenêtre, un rossignol.

Déshabille-toi de tes prénoms d'automne. Aiguise les feuilles de marguerites. Et apprends à marcher sur le miroir de l'eau. Le front arrive à grands pas de loup, il te cherche de ses yeux doux.

## 2

Tu as dans ton pantalon plusieurs milliers de clous, des taches de sperme (métaphore atrabilaire) et quelques poèmes usés sur les bords. Va-t'en les clouer avec le front, la tête en sang, sur les murs des CAPITALES. Ils sécheront au soleil. Et chacun pourra y lire une nouvelle carte routière, le menu d'un repas de Pâques ou un manuel technique inédit. L'interprétation des signes fait partie du nerf optique au même titre que la beauté ou l'opinion politique. « Ils n'ont rien compris » pleureront les enfances, seules planètes habitables.

### 3

Tu écriras par amour (mais le sable s'enfuit, mais les briques s'endorment, et l'oreiller chuchote). Tu écriras pour faire du feu, chaque lettre est une allumette (mais les encres s'effacent, il faut leur répéter encore, encore, encore). Tu n'écriras que par amour car tu es enfant à naître, toute femme est ta mère, et ces mineurs, tes frères, toute leur charge est sur tes poutres, tout ce sang se mélange au tien. Tu écriras pour éclairer la route, ce qui reste encore sur la table, le peu de peau indésirable (et les chiens se rendorment. Ils n'aboieront jamais.)



## 4

Par amour pour les étoiles, bats-toi contre les fusées. Par amour pour l'Univers, bats-toi contre le monde entier. Par amour pour les coccinelles, les arbres, ta mère, les nuages et les lacs, les girafes, les poumons et les enfants qui rient, la langue et les orteils, les cerfs, les vagues et le sel, bats-toi contre les Hommes. Par amour pour ton Amour, viens hurler à chaque saule tout ce respect des semaines, des secondes et des siècles, que tu caches pour lui au fond de tes sourcils.



## 5

Si tu peux rester debout douze minutes comme l'un de ces millions d'arbres pulvérisés par les horloges, si tu peux encore chanter un ou deux siècles comme chante le serin terrorisé par la nuit qui tombe, si tu peux dormir quelques secondes tout au sommet du ciel (ni dedans, ni dehors) et ne pas craindre un grand orage, si tu peux naviguer entre les vagues (ni dessus, ni dessous) en riant aux éclats de ces perles d'écume qui te salissent les yeux, alors le soleil reviendra. Ni devers, ni de par, mais juste parmi tes doigts qui comptent les jours.



## 6

Nous sommes une forêt de plumes. Nous sommes une averse et ses milliers de doigts. Nous sommes un nuage d'étourneaux qui effeuille son arsenal. Nous sommes un escadron assis, caché dans les maisons en ruines, nos casques sur nos voix. Nous sommes un régiment entier de galets taillés en silex prêts à allumer l'incendie des villes ou à tailler le cuir des rois. Nous sommes une troupe innombrable de regards aux larmes de braises. Nous sommes une légion d'arbres déracinés qui avance vers le nord de nos boussoles. Nous sommes une armée de poètes.

Et nos victoires ne seront pas des prix de littérature, non, ni même une publication officielle. Une médaille ? Une légion d'horreur ? Comme nous ne portons ni cravate, ni lunettes, nous ne saurions où la mettre.

Notre victoire sera simple : nous sommes vivants.

Dans cet immense corps malade qu'est devenue l'humanité, il n'y a pas que des claviers usés, il n'y a pas que des mains fatiguées, il n'y a pas que des fronts plissés, il y a encore un chœur qui bat, rouge d'encre et de flots drus, il y a mille cœurs qui battent, libres. Il y a des millions de cœurs qui battent et qui écrivent. Ton cœur est une maison vide, peut-être. Mais la ville est large et habitée de dix millions de poètes.

# 7

Car c'est là la place du poète dans la révolution : tu te tiens debout sur le trottoir et tu souffles à l'oreille des hommes et des femmes des mots de charbon rouge et de pluie bleue, des phrases d'orage doux et de soie rêche au toucher. Ta place n'est plus dans les livres, les bibliothèques ou les centres culturels stériles. Ta place est debout parmi les braseros.



## 8

J'entends tout d'abord par Poète chaque homme ou femme qui sait qu'on ne sait rien. Inconscient des grands dangers de la conscience. Et conscient des grands périls de l'inconscience. Celui ou celle qui s'informe, écoute, puis dit, crie, joue des mots comme d'un parapluie, d'une brique à construire des ponts plutôt que des murs, ou d'une mitrailleuse à abattre les certitudes. J'entends par Poètes ceux et celles qui jouent de la musique hors des fanfares militaires, ceux et celles qui jouent du théâtre hors des rangées de sièges rouges, ceux et celles qui jouent des jours et des fleuves, des calendriers et des villes grises, des flèches et de l'argent. Sans posséder d'argent. J'entends par Poètes ceux et celles qui connaissent l'importance des baisers et des caresses. Ceux et celles qui pleurent souvent, marchent à contre-courant, éteignent les télévisions et habitent des coquilles d'escargots. Je veux appeler Poètes tous les pompiers de sévices, les noctambules ambulancières, les médecines de la parole, panseurs et bandagistes à corps perdus qui osent panser sans dépenser. Je veux appeler Poètes ceux et celles qui s'indignent de l'incendie du monde et ne restent pas de bois mais soufflent sur les cendres pour éveiller les âmes avec les mots et les gestes qui rendront à l'humanité toute sa dignité de créature noble. J'entends par Poètes ceux et celles qui savent bien qu'écrire ne fera rien au monde que des taches d'un sang d'encre. J'entends par Poètes ceux et celles qui chantent sous la pluie de météores, qui dansent dans les couloirs du Ministère, qui offrent l'aumône sans réfléchir aux intérêts. J'entends par Poètes ceux et celles qui savent dire « Je vous aime » et n'ont jamais appris le maniement des armes. Parce qu'en voici une.

## 9

J'entends par Révolution chaque jour qui se lève. J'entends par Révolution chaque printemps qui passe à pied, chaque mort qui s'habille, chaque enfant qui pose une question à notre certitude. J'entends par Révolution la fin de l'esclavage par des concepts éteints, inutiles et destructeurs. Ces concepts se nomment à notre époque Possession, Argent, Travail, ils sont désuets et dégagent ce soir des odeurs de cadavres.

## 10

Parce que parmi les millions de murs (mains, fronts, têtes, crânes, lieux, toi, moi, lui, mort, guerres, clans, purs, clos, mots, terres), il y a le guichet des banques. Et que parmi les milliards de portes (mains, yeux, têtes, doigts, crânes, lieux, toi, moi, nous, plumes, mort, cris, vers, mots, terre), il y a la couverture des livres.

# 11

Puise ta force aux étamines, jette ta tristesse au fleuve  
et noue au ciel tes espérances.



## 12

Alors, nous construirons de la lumière, des colliers de fenêtres, des bougies de gâteaux, des phares de pierre, des phares de mots, des phares d'avalanches, et des ampoules aveugles, chandelles éblouies dans le fleuve de la nuit. Avec du bois, des cordes et des larmes, des cailloux et de l'encre, des cages et des tables, des feuilles de journal, des marteaux et des scies rouges, nous construirons de la lumière. Nous porterons haut nos plumes en feu, le flambeau de nos voix charbonneuses sur les barques de brouillard, sous la lune immense et sale, sans horloge ni livret. Et les chapeaux encravatés nous regarderont passer.

– Où sont passés les oiseaux, on ne les entend plus ?

– Ils sont morts, monsieur, et les poètes arrivent. Tard, mais ils sont là.





Que les germes livrés  
à eux-mêmes se lèvent!  
Le champ nouveau fera l'expérience du rêve.  
La vie est inventée,  
Donc la terre amoureuse.  
Ô innocente mère!  
Le cri du monde éclate  
à l'oreille des morts.

Henri Pichette - *Poèmes offerts*



# Canif à douze lames

Entaillons les ventres,  
les cerveaux  
et les pneus de 4x4!



# 1

Le poète est debout. Il tient sa cigarette en main. Il la chipote nerveusement, la fixe à sa lèvre et la reprend aussitôt d'un doigt de main baguée. Ses pieds n'en peuvent plus. Il bouge, il grince, il bouge, il craint, il bouge, il marmonne un peu. Ses yeux sont délavés, il a les lèvres d'un rose fragile et raconte le dernier soir.

Hier, il s'est battu. Demain, il se battra encore. Il a toujours mal au bras droit. Il me raconte tout ça à la terrasse du café. Il bégaie, il bredouille, ses cheveux sont défaits. « Alors, je l'ai frappé, Paf! Paf! » Ses yeux caressent le bitume. « Et lui, il m'a rendu une! Pan! Dans la gueule! » Il remet ses mains en poches, les deux bras bien tendus, comme pour repousser son pantalon vers le bas. Il s'ennuie. Il s'ennuie du monde. Il s'ennuie du monde qui l'emmerde. Il changerait bien le monde, lui. Le patron, le travail qui modifie le corps (il n'y a qu'à regarder son père boiteux), le bruit des mots, le bureau du petit chef, la vitre du bureau du petit chef, la lampe sur la vitre du bureau du petit chef, le reflet de la lampe sur la vitre du bureau du petit chef, le choc sur la lampe, il changerait tout!

À moins qu'il ne pleure. Mais ça, non.

Il me dit qu'il a été à la manif. Parce qu'il espérait. Seulement voilà : l'espoir ne suffit plus. Il va falloir se battre. « Les corps diront ce que nos crânes préfèrent taire, dit-il, nos cœurs exploseront entre nos doigts. » Les mains ne se retiennent plus.

On remercie nos pères, on a dit merci aux prêtres, on a dit merci aux rois, on a creusé dans la terre, on a cru le

charbon chaud alors qu'il n'est que poussière, on a cru le pétrole doux alors qu'il n'est que brut, on a cru l'automobile, on a cru la météo, on a cru tous les ministres, on a écouté les profs, entendu tous les savants, on a dû faire attention, on a pu faire religion, on a vu télévision, on a répété « Ce n'est pas grave, nos enfants auront la solution : l'avenir est brillant comme une carrosserie de bagnole ! Frottez-la avec Sidol ! »

L'avenir est là. C'est un chien mort devant la porte.

## 2

Savoir que le poète inutile n'a plus sa place ici. Dans la foule des neiges, dans la jungle des poudres, juste au milieu du cercle des montres et des boussoles, lorsque la mouche pousse du doigt vers l'impossible hiver, il est des infinis qui entrent dans des boîtes, des boitures de charme, des claudicants métaux qui feront un bruit d'arme. Qui feront un bruit d'arme : c'est là le juste mot.



### 3

Dire Merci à l'ennemi qui nous éveille. Dire Merci à la tempête qui nous rassemble. Merci au vent qui nous fouette les flancs. Merci à la pluie qui nous abreuve en torrents. Merci au sol qui s'en va sous nos pieds et nous fait voyager. Merci au soleil incertain qui fait brûler nos masques. Merci aux fenêtres brisées, aux miroirs de fer blanc, aux écrans éclatants, au blanc propre des drapeaux publicitaires dans la nuit sans lunette, aux sachets de plastique étouffants, aux caisses de sachets de plastiques, aux camions de caisses de sachets de plastique qui étouffent nos chirurgies plastiques, merci aux sources de sang chaud, aux artères qui se battent, aux cœurs embobinés. Avons-nous trop de veine !



## 4

Voir le paradis dans le fauteuil, l'enfer derrière l'écran. Le prénom de votre dieu est-il Amour ? Il nage dans le fleuve sans nous regarder boire, sans voir l'enfant noyé, sans apercevoir les fumées qui nous percent les poumons, sans relever les maladies intempestives, incurables, les stérilités de l'âme et tous ces goûts de fer que nous gardons en bouche. Quels sont vos prénoms à vous, chefs de hontes et de dégoûts ? Il est fini, le temps du pardon. Quiconque se dira arbitre en chaise blanche au-dessus de la foule se verra abattu sous nos lames d'encre et d'écume.

## 5

Tenir en mains un verre brisé et goûter à ton propre sang. Quelques mots rouges liquides éphémères : Frère, Sœur, Tous, Demain. Quelques mots noirs apocalyptiques : Tirelire, Habitude, Œdème, Demain. Quelques mots au goût d'espoir pour la soif : Lèvres, Phrase, Encre, Demain.

## 6

Si tu vas à la ville, en rapporter les armes  
Si tu vas en Russie, y dénicher du cuir  
Si tu vas au Bengale, en ramener du feu  
Si tu vas en Escampette, prendre vite la poudre  
Si tu vas en Suède, acheter des allumettes.  
Si tu vas en Belgique, du Browning, du FN, du Beretta.  
Et si tu vas en Chine, s'y fournir en encre.  
Écrire. Écrire. Écrire.  
Assassins typographes.

# 7

Écrire malgré tout. Le moustique t'empêche de dormir tranquille. La fourmi peut abattre un chêne. Nous n'avons pas le choix. La goutte mettra le feu aux poudres et l'étincelle fera déborder le vase. Maintenant que les hommes et les femmes se rassurent dans un imaginaire télévisé, un écran portable qu'ils tiennent eux-même en main 24 h / 24, il importe de conter la réalité.



## 8

Dénoncer. Démembrer. Déceler. Desceller. Décélérer. Dénouer. Défaire, détruire, débaucher, déblayer, dépendre, débloquent, débordent, déboussoler, débudgétiser, décapsuler, décérébrer, déchirer, défier, démanteler, dépoter, désarmer, détraquer, dévorer, dévider, dépouiller, dépêtrer, débiter enfin débiter...

Désordonner sans cesse sera le seul mot d'ordre !

## 9

Briser à grands coups de vers les fenêtres de la cage, retenir toutes nos nuits dans un réservoir d'encre et percer des étoiles avec la pointe du stylo. La magnitude, la solitude, et l'altitude (Pas d'habitude. Jamais.) Peupler le monde où l'on vit de mots, de phrases, de locutions et d'invectives pour en nommer de jour les habitants, les ébahis, les hébétés, et porter à leur place un prénom d'oublié. L'apostrophe, la catastrophe illimitrophe (Pas d'habitude. Jamais.).

## 10

Remonter les rivières et les horloges. Écarter les forêts de parallélogrammes. Écraser des feuilles, encore et encore. Boire à la source de l'encre, les lèvres tachées de sang, chercher sous les ailes des oies, creuser, creuser, creuser. Que la profondeur soit, peu importe la nuit et les diamants fauves (C'est là qu'ils dorment). Déterrer une poésie nécessaire à la survie de l'être humain, pétrie d'espoir et de lucidité. Saisir la lanterne et la fourche.



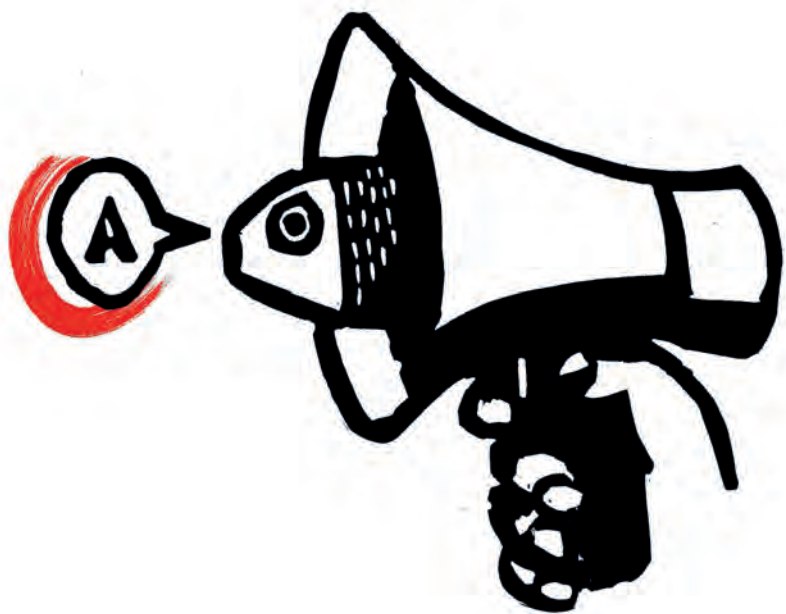
## 11

À l'heure pensée de la révolte, faire partie du banquet. Peut-être même du service, sans l'uniforme ni les galons. Pouvoir se lécher les doigts, pouvoir se mordre les doigts, pouvoir se tenir les doigts, pouvoir compter sur les doigts des mille mains posées à table. S'enivrer du commerce des lettres et des syllabes sur les étiquettes de bon vin. S'agenouiller devant nos dieux Beauté, Candeur et Renaissance, avec leurs femmes désirables Amour, Musique, Rire et Gloire, et leurs enfants de grandes noces Ciel, Fond, Corps, Fuite. Enfin quitter le bal avant le feu d'artifices. Trop d'éblouissement nuit à l'éblouissement.



## 12

Sans arrêt, sans arrêt maintenir l'incendie du présent infini, sans arrêt sans arrêt jeter aux cendres les pages du grand hier cassé passé corné grillé, sans arrêt, sans arrêt, demander aux moineaux de rester nos témoins. Où sont les allumettes ? Où sont les doux brasiers dont nous rêvions, enfants, ces foyers de mots libres et de phrases éclairantes dans la nuit des villes grises ? Toujours, toujours, le charbon nous appelle et les orteils nous brûlent sitôt que nous dansons. Regarde-moi dans les yeux. Regarde-moi, et devenons aras, flèches, flammes, flûtes vivantes dans le ciel qui tracent et tirent un trait de météores aux yeux des terriens blêmes et affamés.





Ma présence est certaine,  
Je m'entends témoigner pour toi.

Je le dis pour le goût  
de la vérité seule •

Autour de ma chaumière,

Il y a un empire d'herbe,

d'humus dormant,

de forêt qui respire,

d'azur filtré si fin

au treillis des ombrages

qu'on dirait des étoiles.

Henri Pichette - *Poèmes offerts*



# Boîte de douze préservatifs percés

Évitons les accidents,  
continuons à nous reproduire!



# 1

Il me revient en mémoire un reportage sur les massacres du Rwanda en 1994. On entendait des équipes de médecins internationaux qui faisaient ce qu'ils pouvaient, les pauvres, pour sauver les survivants. Et l'un d'eux racontait avec son accent de Genève (je m'en souviens) que chaque jour, dans les pires moments du charnier terrible qu'apportaient les heures qui filent, chaque jour, oui, au début du repas, l'un d'entre eux, un médecin, lisait un poème. « Oh, quelques lignes, pas plus, qui nous disaient le monde. Les couverts restaient alors suspendus entre les doigts... » Les bouches cessaient de mastiquer. Et le poème s'efforçait de redonner un peu de beauté à tout ce qui l'entourait. Il passait un baume doux sur la plaie de ces ouvriers de la chair, à ces architectes des nouveaux jours, à ces réparateurs de bras arrachés, de membres coupés à la machette et de ventres violés.

Oui, savoir que quelque part, le monde ne se limitait pas à ces paquets de corps mille fois abusés et savamment détruits en toute leur profondeur était rassurant. Quelques mots peuvent suffire à penser que sur la même planète, d'autres hommes, d'autres femmes cherchent à nous faire découvrir la beauté. Et qu'elle existe. Peut-être se cache-t-elle à vous derrière les murs (où est la porte ?), au fond du couloir sombre (trouvez l'interrupteur !) ou de l'autre côté de la frontière (pas de douane à la beauté !), mais elle existe. Pour quelle autre raison vivons-nous ? Pour quel autre motif attendons-nous demain ? Parce que quelqu'un nous aime et nous attend. C'est elle. Parce qu'il y a un paysage derrière la fenêtre. C'est encore elle. Parce

que ce film est passionnant, que ce livre nous aime ou que ce spectacle nous a emmené. C'est elle encore.

Ainsi, les poètes sauvent le monde à chaque jour qui passe (j'entends par poète chaque homme ou femme qui...) Et chaque jour, sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt, il nous faudra encore éclabousser les Hommes de paquets de beauté, comme l'Univers le fait depuis quatre milliards d'années en suspendant la lune blanche dans la nuit qui nous mastique, en posant entre nos bras un bébé à peine né avec de trop grands yeux, en caressant nos nuques avec le vent tiède des automnes ou en plantant des plumes sur le dos de ce paon. La beauté est là qui nous rappelle combien (ô combien) nous ne dépendons que d'elle.



## 2

Parce que tu parles en produisant de la lumière. Les coqs et les corbeaux s'étonnent. Ils chantent comme ils volent en déclamant des funérailles. Et tout au fond de l'air, comme au profond des océans, chacun respire en espérant ne pas exploser mais devenir cousin du ciel.

### 3

Parce que nous sommes des millions de poètes. Augustes désolés à désirer l'orage, à courir les pieds nus pour épater les cailles, à porter des draps blancs le long de l'horizon, à appeler les larmes par de petits prénoms, briser les muselières, chats, chiens assassinés, castrés des quatre joues, qui ne sourions plus mais mordons les étoiles, araignées de l'histoire comme on tisse le fil, chatouilleux de métier, briseurs de sabliers! Nous sommes des millions d'oiseaux, ils ne sont qu'une dizaine à nous tenir en laisse. Mais nous tenons nos plumes! Et nous brûlons les cœurs! Et nous chierons sur leurs chapeaux!



## 4

Parce que le paysage brûle déjà, les maisons désordonnées débordent de fenêtres, de toitures en toile cirée, de gouttières élastiques, de grands lits sans incendies, de fournils, de pain noirci ; un petit garçon pleure et dix mille clowns à la face enfarinée aimeraient le faire rire. Aimeraient le faire rire. Le pélican s'endort, les fourmis se réveillent, les arbres ont des cerises, non le coq n'est pas mort, il a pour nom poète. Il pétrit l'argile et bâtit des cathédrales de boue. Il coupe des jerrycans et dresse des monuments aux morts. Il empoigne des craies et dessine des théâtres. « L'impalpable est le plus beau, dit-il, c'est l'impossible qu'il nous faut. » C'est l'impossible qu'il nous faut.

# 5

Parce que la forêt est vide d'arbres, et le ciel tout à coup plein d'une seule alouette.

## 6

Parce que c'est le chant qui tient les arbres debout,  
non le cuir des portefeuilles.

# 7

Parce que là où naissent les plumes souffrent les enclumes.



## 8

Parce que tu es poète.

Ta bouche, blessure fraîche, saigne des mots de ventre.

# 9

Parce que tu es poète. Seigneur d'alarme.

Étrange mélange d'ange et d'arme.



## 10

– Que faut-il leur apprendre ?

– Apprenez-leur les mots Amoureuse, Antithèse, Blessure et Pharmacie. Donnez-leur des silences. Ils comprendront.

– Et que faut-il leur dire ?

– Parlez-leur de la mer. Dites-leur le visage d'une femme sous la pluie et le vent qui console en pleurant. Ils comprendront.

– Que faut-il leur montrer ?

– Montrez-leur l'océan. Dirigez les regards vers l'albatros volage sans carte ni aimant. Ils comprendront.

## 11

Poètes de la fin du jour, entendez-vous le merle ? Il ne fait rien d'autre que son travail de merle. Il chante un adieu au soleil. Poètes de la fin du jour, avez-vous vu le chêne ? Il ne fait rien d'autre que son métier de chêne. Dans l'automne qui pleure, debout parmi les plumes, il envoie ses feuilles rouges vers le printemps prochain. Poètes de la fin du jour, voyez-vous les étoiles ? Elles apparaissent toutes en un silence d'étincelles réfléchies. Je vous écris de cet instant-même, avant qu'il ne soit trop tard. Voyez les enfants qui rient, les fleurs de lys qui poussent, les crapauds qui bavardent, et cent milliards de fourmis qui s'affolent en emmagasinant des provisions. Je vous écris comme on plante un oignon, comme on taille les fruits, comme on cherche un regard dans la foule qui fuit. Je vous écris pour vous donner rendez-vous demain matin dès l'aurore sous le reflet métallique du ventre des truites.

## 12

Quelques milliards d'enfants attendent les poètes comme on veut le printemps, plein d'oiseaux et de graines impures pour abreuver les sillons creusés dans leurs chansons patriotiques, enfin peupler d'œillettes les cimetières sourds. Ne me demandez pas comment je vais. Je vais. Nous sommes. Tu es. Tu es poète.



## **Contenu :**

- 1- Douze déchirures dans la carte routière.
- 2- Douze petits éclats de miroir
- 3- Boîte de douze allumettes
- 4- Canif à douze lames
- 5- Boîte de douze préservatifs percés





## Mot de l'éditeur

Depuis leur création en 1993, les Territoires de la Mémoire cherchent à proposer des modes d'action pour résister à tout ce qui nous opprime, pour instiller du doute dans les certitudes et idées toutes faites, pour faire émerger le questionnement. À travers ce livre, c'est dans le champ de la poésie qu'est proposée une autre manière de résister et plus exactement de ne pas se soumettre.

Pourquoi la poésie aux Territoires de la Mémoire ? Que peut-elle en et pour la démocratie ? S'inscrire dans une vigilance à la dynamique démocratique, c'est d'abord, selon nous, une attention à la capacité de se questionner, un éveil au doute, une vigilance au prêt-à-penser. C'est un effort permanent de la pensée critique et du libre examen, parallèlement à une place pour les émotions, pour les sens, pour ce qui relève du vécu. Et c'est accessible à toutes et tous : nous sommes toutes et tous légitimes pour faire de la poésie. Elle n'est réservée à personne.

Il s'agit donc de donner aussi la parole à l'émotion et non exclusivement à la déduction logique, donner la parole au poète, à son regard et à ce qu'il peut nous faire voir de la complexité du réel.

Des poètes ont lutté et luttent encore contre les dictatures, les injustices, celles de régimes politiques autoritaires, répressifs et démocratiques. Cette lutte est aussi menée contre les autres dictatures, celles qu'on ne perçoit pas nécessairement parce qu'elles font partie des ingrédients du bain culturel dans lequel nous évoluons chaque jour : la dictature de l'argent, du temps, du chiffrable, de la consommation, de la rentabilité, du langage essoré, de la

bonne morale (qu'elle soit religieuse ou pas), du convenu, de la pensée binaire.

La poésie est partout, tout le temps, de toute part. Elle crée des images autour de nous, des images le plus souvent inattendues. Elle revêt des formes aussi nombreuses qu'il y a de poètes et ces poètes, c'est nous tous. Comme pour la démocratie, la poésie est perpétuellement en mouvement. L'une et l'autre sont animées au quotidien par chacun d'entre nous.

Le présent livre a été réalisé dans le prolongement du projet « Bibliothèque insoumise » au cours duquel fut proposée l'exposition « Poésie insoumise », réalisée par les Territoires de la Mémoire et visible en mars et avril 2019. Timotéo Sergoï fut l'un des contributeurs de cette exposition. Ce projet visait à proposer un regard : un regard sur la poésie, le poème, le poétique, mais dans leur caractère insoumis, en tant que possibles outils de lutte, de refus, de pas de côté, de proposition alternative. Dans la lignée de notre travail contre toutes les formes de déshumanisation, le projet « Bibliothèque insoumise » souhaitait évoquer ce qui peut, à l'inverse, favoriser un supplément d'humanité. Sans prétendre à l'exhaustivité, ni en termes de définitions, ni en termes de poésie et de poètes engagés, résistants ou impliqués... juste souffler quelques pistes inspirantes dans le rapport que l'on entretient à notre humanité. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit dans le fond : notre commune humanité, notre rapport à l'autre, à nous-mêmes et ce qui nous est nécessaire pour vivre ensemble.



Achévé d'imprimer  
sur les presses de Vervinckt & fils  
en décembre 2019

« Car c'est là la place du poète dans la révolution : tu te tiens debout sur le trottoir et tu souffles à l'oreille des hommes et des femmes des mots de charbon rouge et de pluie bleue, des phrases d'orage doux et de soie rêche au toucher. Ta place n'est plus dans les livres, les bibliothèques ou les centres culturels stériles. Ta place est debout parmi les braseros. »

Que peut la poésie pour la démocratie ? S'inscrire dans une vigilance à la dynamique démocratique, c'est d'abord une attention à la capacité de se questionner, un éveil au doute, une vigilance au prêt-à-penser. C'est un effort permanent de la pensée critique et du libre examen, parallèlement à une place pour les émotions, pour les sens, pour ce qui relève du vécu. Et c'est accessible à toutes et tous : nous sommes tous légitimes pour faire de la poésie. Elle n'est réservée à personne.



Ils disent grand, ils disent barbu, ils disent maigre. Ils disent que sur les murs de la ville, il colle de la main droite ce qu'il écrit de la main gauche. Ils disent noir, ils disent triste, ils disent fin. Fin comme du sel ou fin comme fin du monde ? On ne le saura jamais. Ils disent muet comme un gardien. Dans quel but ?

Auteur d'une douzaine de livres dont des carnets de voyage, une bio de Blaise Cendrars et une poésie griffée d'étoiles, Timotéo a la cinquantaine poilue. Il vit entre deux villes et deux ciels, pris en un sandwich au goût d'encre et d'eau.

12€

